

OSLER, E. B., *The Man Who had to Hang: Louis Riel*. Longmans.
320 p. \$5.00.

George F. G. Stanley

Volume 16, numéro 1, juin 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302179ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302179ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Stanley, G. F. G. (1962). Compte rendu de [OSLER, E. B., *The Man Who had to Hang: Louis Riel*. Longmans. 320 p. \$5.00.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 16(1), 130–133. <https://doi.org/10.7202/302179ar>

OSLER, E. B., *The Man Who had to Hang: Louis Riel*. Longmans. 320 pages. \$5.00.

Depuis dix ans, des auteurs ont enrichi l'étude de notre histoire en publiant des biographies de plusieurs grands Canadiens qui ont contribué fortement au développement de notre patrie. On n'a qu'à mentionner les travaux de Guy Frégault, de D. G. Creighton, de feu G. M. Dawson, de Roger Graham, Kenneth McNaughton, J. M. S. Careless et de Thompson pour souligner le fait qu'en général ces travaux ont été d'une valeur inestimable. Même si tous les auteurs n'ont pas atteint le même niveau d'expression littéraire, tous ont écrit des études utiles, dignes de foi, bien documentées.

Les études récentes n'ont pas épuisé toutes les possibilités pour l'aspirant-biographe au Canada. Un coup d'œil sur les titres de la collection bien connue, « The Makers of Canada », incite les historiens à prononcer bien d'autres noms de militaires, de politiques, d'hommes d'Eglise, d'explorateurs et autres qui ont fait de ce pays ce qu'il est aujourd'hui. Un nom célèbre que les éditeurs de « Makers of Canada » n'ont pas fait entrer dans leur collection est celui de Louis Riel. En 1910 il y avait trop de survivants aux préjugés tenaces et aux souvenirs amers, qui avaient combattu les Métis en 1885 ou qui avaient été emprisonnés par Riel à la Rivière-Rouge en 1870. A ce dernier l'on ne pouvait accorder l'honneur d'une biographie.

Feu le révérend Père A.-G. Morice de Saint-Boniface a tenté de réhabiliter le chef métis dans ses travaux sur l'histoire de l'Eglise catholique dans l'ouest du Canada et dans son ouvrage sur les troubles de la Rivière-Rouge; mais ses efforts sentaient trop le plaidoyer pour convaincre les sceptiques mal disposés à rendre justice à Riel et à ses associés. En tout cas, le Père Morice n'a pas essayé d'écrire une biographie de Riel.

Avant la Deuxième Guerre mondiale, nos historiens commencèrent à s'intéresser à Riel. Feu A. S. Morton de la Saskatchewan, feu A.-H. Trémaudan et W. L. Worton du Manitoba et d'autres ont abordé le sujet avec une largeur d'esprit que nous rencontrons rarement parmi les historiens d'expression anglaise des années antérieures. Toutefois, aucun de ces auteurs n'écrivait de biographie; Riel ne faisait dans leurs travaux que des apparitions rapides.

On ne retrace point avant 1952 une biographie proprement dite de Louis Riel. A cette date, *Strange Empire*, de feu J. K. Howard du Montana, paraît aux Etats-Unis. D'autres récits suivent: ceux de F. W. Anderson, publiés périodiquement dans le *Western Producer* de Saskatoon, de feu W. M. Davidson et, actuellement, celui de E. B. Osler. Ces quatre auteurs ont en commun une chose: une sympathie sincère pour Louis Riel. Jusqu'à quel point peut-on considérer la sympathie comme la condition *sine qua non* d'une biographie est une question dont on peut laisser à d'autres la discussion. Ce qu'il importe d'observer, c'est que tous ces travaux manquaient de documentation. Aucune de ces études biographiques de Riel ne peut être regardée comme une biographie définitive; aucune de ces études ne peut être classée dans la même catégorie que les biographies mentionnées ci-dessus.

M. Osler, biographe de Riel, possède plusieurs avantages en sa faveur. Il est né et a fait ses études au Manitoba; il connaît la région où Riel a rencontré son plus grand succès; il s'est familiarisé avec la race métisse qui accepta Riel pour chef en 1869. Romancier habile, il est à l'affût des intrigues piquantes; il sait écrire un conte émouvant. Et c'est un conte bien émouvant que cette histoire d'un jeune Métis français et catholique qui a jeté un défi aux autorités fédérales en 1869, a formé un gouvernement métis provisoire au Manitoba et envoyé des délégués négocier avec sir John A. Macdonald et Georges-E. Cartier. Puis, ce même jeune homme est devenu le fondateur d'une province du Canada, a subi l'exil pour avoir fait exécuter un Orangiste ontarien; et, par la suite, a été élu au parlement de la Confédération, puis banni de sa patrie, s'est fait maître d'école au Montana;

rappelé au Canada, a pris les armes, a été défait, condamné pour trahison et a fini sa vie sur le gibet à Regina en 1885. Ces événements sont les plus émouvants de l'histoire de l'Ouest canadien. Et la personnalité de Riel est aussi pathétique que déconcertante. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi l'histoire de Riel a attiré des dramaturges, des romanciers, même des musiciens, aussi bien que des historiens.

Du point de vue de l'historien, il est regrettable que M. Osler ne soit pas resté fidèle à son métier. Dans un roman historique, il aurait pu faire montre de toute sa virtuosité littéraire sans être restreint par les nécessités de la documentation historique. L'imagination est une qualité essentielle à l'historien ; mais c'est une imagination disciplinée qu'il lui faut. Le lecteur a le droit de s'assurer que la reconstruction historique qu'il lit est aussi vraie que possible dans les limites imposées par les documents. Lui faudra-t-il, en outre, se demander s'il lit un livre d'histoire ou tout simplement une œuvre d'imagination dissimulée sous le masque de l'histoire ?

Pour mettre à profit l'élément dramatique dans la carrière de Riel, M. Osler a bien utilisé le dialogue. Le dialogue est fréquemment dénué de fondements documentaires. L'historien aurait dû l'éviter, même si son travail y avait perdu de son caractère dramatique. De plus, lui était-il possible de pénétrer les pensées les plus intimes de Riel et de ses associés, toujours sans documents à l'appui ? M. Osler n'est pas le premier à utiliser les techniques du romancier en histoire ; mais, comme à tous les autres, il lui arrive de n'avoir écrit ni un bon ouvrage d'histoire ni une bonne œuvre d'imagination.

Parce que ce livre n'est pas une œuvre historique — c'est-à-dire un travail sérieux et documenté — il est difficile de le critiquer comme tel. Ne signalons qu'un détail en passant. L'historien militaire ne manquera pas de sourciller en apprenant que le général Middleton avait fait le plan de diviser ses troupes en trois colonnes avant de les lancer contre Batoche, Battleford et la vallée de la Saskatchewan du nord (via Edmonton). On se rappellera que le général était bien opposé à l'envoi de troupes au secours des gens de Battleford terrorisés par les peaux-rouges, et ce, en dépit de la pression du lieutenant-gouverneur Dewdney et du ministre de la milice à Ottawa sur le général. Mais si l'auteur est coupable d'une méprise, il est en même temps coupable d'un péché d'omission. Il n'explique pas par quelle transition subite un Riel d'esprit sain est devenu un Riel fou. Sa sympathie pour Riel est louable ; elle ne suffit point à nous expliquer l'énigme historique. Après avoir lu le livre de M.

Osler, je me demande s'il n'a pas fixé ses yeux trop longtemps sur l'aspect dramatique de la carrière de Riel, pour découvrir en lui l'homme véritable.

Ma conclusion est donc la suivante. Le livre de M. Osler, comme œuvre d'histoire, n'est pas aussi complet que ceux de MM. Howard et Anderson; je ne suis pas certain qu'il soit meilleur que celui de M. Davidson. Il est vrai que M. Osler a écrit un ouvrage divertissant, sympathique, même instructif; on eût pu espérer une autre histoire: celle qui s'est proprement déroulée. On attend toujours la biographie définitive de l'homme dont la vie s'est terminée si tragiquement.

GEORGE F. G. STANLEY

*Collège Militaire Royal,
Kingston, Ont.*